

Une Lanterne

N°417



Évangile du 5^e dimanche : Marc 1, 29-39

Aussitôt sortis de la synagogue, Jésus, accompagné de Jacques et Jean, alla chez Simon et d'André. La belle-mère de Simon était au lit, avec de la fièvre. Aussitôt, ils parlèrent à Jésus de la malade. S'approcha d'elle, il la fit lever et la saisit par la main [selon l'original]. La fièvre la quitta, et elle les servait.

Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous ceux qui étaient atteints d'un mal ou possédés par des démons. La ville entière se pressait à la porte. Il guérit beaucoup de gens atteints de toutes sortes de maladies, et il expulsa beaucoup de démons ; il empêchait les démons de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était.

Au matin, Jésus se leva alors qu'il faisait nuit. Il sortit et s'éloigna dans un endroit désert, et là il priait. Simon et ceux qui étaient avec lui partirent à sa recherche. Ils le trouvent et lui disent : « Tout le monde te cherche. » Il leur dit : « Allons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame l'Évangile ; car c'est pour cela que je suis sorti. »

Jésus vient de faire un exorcisme dans la synagogue de Capharnaüm (cf. Évangile de dimanche dernier). Et *aussitôt*, expression rédactionnelle de Mc qui sert à relier deux récits préexistants mais jusque-là séparés, nous voici dans la maison de Simon et d'André qui n'est pas située à Capharnaüm par la tradition primitive que rapporte Jn qui parle de *Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre* (Jn 1,44). On apprend que Simon est marié, ce que confirme la 1^o aux Corinthiens (9,5), puisque Mc nous dit que sa belle-mère était malade. La présence de 4 disciples semble artificielle, mais ce sont les 4 premiers appelés qui, sous l'influence de Mc, seront présents et mis en valeur dans tous les évangiles. La suite nous montre qu'ils apprennent ainsi leur métier en observant Jésus avant d'être à leur tour envoyés pour prêcher et expulser les démons. Ils sont, pour Mc, le modèle des missionnaires de la 2^o génération chrétienne.

Contrairement à l'habitude, pas de demande de guérison ; tout au plus un espoir secret, une demande indirecte puisqu'il est dit qu'ils *parlent de la malade* à Jésus. Et si le récit de guérison n'est pas développé mais plutôt mentionné rapidement, il y a quelques détails qui doivent nous interroger : les actions de guérison ne sont pas racontées dans l'ordre chronologique : il aurait été normal que Jésus saisisse la main d'abord pour la faire se lever ! Or, si Marc inverse, c'est qu'il a une raison. En fait il veut mettre en relief, en premier, le verbe « lever » parce qu'il l'utilisera pour parler de la résurrection : 12,26 ; 14,28 ; 16,6. On le retrouve aussi lors de la fille de Jaïre rendue à la vie (6,41) et dans l'épisode d'un enfant épileptique qui était devenu comme mort (9,26-27). Marc amorce ici l'annonce discrète d'un thème qui sera maintes fois repris dans son livre : Jésus est capable de sauver de la mort spirituelle, pas de la mort naturelle. La fièvre quitte cette femme comme le « sale esprit » avait quitté l'homme, dans la synagogue. La fièvre, à l'époque, était lue comme un symptôme de présence d'un mauvais esprit.

Le *service* qui suit évoque celui des anges qui ont *servi* Jésus dans son passage au désert (1,13).

... / ... Pour comprendre le sens de ce « service », il faut relever que le verbe utilisé (« elle les servait », *diakonéo*, en grec) ne sera plus utilisé dans l'évangile de Mc que pour décrire le service qu'à rendu Jésus (*le fils de l'homme est venu ... pour servir* :10,45) et celui des femmes-disciples en Galilée (... *qui le servaient* ...15,41) ! Mais si, ici, le « service » est lié à l'hospitalité, on ne peut s'empêcher d'y voir un clin d'œil de l'évangéliste sur le « service des tables » des premiers « diacres » de l'Eglise primitive dont parle le livre des Actes 6,1.... S'ensuit un sommaire sur l'activité missionnaire de Jésus qui nous montre sa volonté de libérer l'être humain prisonnier en lui-même.

« **Complément** » d'après *Une Lanterne* n° 373, pour les nouveaux lecteurs et lectrices, car la famille d'*Une Lanterne*, dispersée dans plusieurs pays et continents, continue de grandir ! (cf. G. Bonneau, exégète québécois)

On ne peut qu'être frappé par la multiplication de délivrances et de guérisons qui se produisent chez celles et ceux qui rencontrent Jésus. On tient là un aspect essentiel de l'Évangile.

Or, dans le monde antique où la croyance aux esprits et aux démons fait partie de la vie, l'exorcisme est un phénomène familier. On attribuait à des esprits maléfiques, l'ivrognerie, la débauche, de fortes douleurs, tous les troubles de la personnalité : crise d'épilepsie, psychose, etc... Quand quelqu'un n'était plus maître de lui-même, lorsque la maîtrise de son corps lui échappait, la seule explication que lui offrait la culture ambiante était que son organisme avait été envahi par un esprit mauvais. Expulser l'intrus était alors la thérapie appropriée.

Outre les cinq récits d'exorcismes répertoriés par les évangiles [dont quatre chez Mc], les mentions de l'activité exorciste de Jésus sont fréquentes. Comment expliquer un taux si élevé ? Voici ce disent des chercheurs qui ont étudié ce phénomène pendant des décennies, en plusieurs pays d'Afrique notamment :

Les exorcismes sont très fréquents dans les sociétés colonisées. En effet, dans les sociétés occupées par une puissance étrangère, - comme l'était la Palestine -, les cas de « possessions démoniaques » se mettent à se multiplier. Tout se passe comme si l'aliénation de la culture et de la religion autochtones, par une culture étrangère, se cristallisait à l'échelle d'un individu, par un phénomène d'aliénation personnelle.

Autrement dit : l'individu incorpore en lui la dissociation socio-culturelle que vit son milieu dépossédé de son identité par un pouvoir dominant. L'activité des exorcismes de Jésus trahit un même état de psychopathologie.

Le cas de l'aliéné de Gérasa (Mc 5,1-20), qui erre dans un cimetière et s'automutile, correspond à cette pathologie. Jésus menace les esprits dont le malade donne le nom : « Légion ». Ces esprits supplient Jésus de les laisser entrer dans un troupeau de porcs qui se jettent à l'eau et se noient. Or « Légion » est le nom de la troupe romaine d'occupation et le porc, animal impur, correspond à ceux qui souillent la Terre sainte par leur présence, donc les romains !

En résumé, les données actuelles des sciences, nous disent qu'à la détresse socio-culturelle d'Israël au temps de Jésus, correspond un besoin élevé d'exorcismes, auquel il a répondu. Leur absence dans le IV^e évangile (fin du 1^{er} siècle) et leur rapide déclin chez les premiers chrétiens confirment qu'ils n'étaient plus d'actualité à leur époque, à la différence des miracles de guérison dont la nécessité, elle, perdurait.

1^o lecture : du livre de Job (7, 1-4.6-7)

Job prit la parole et dit : « Le sort de l'être humain sur la terre n'est-il pas celui d'une corvée de soldat, et ses jours, ceux d'un salarié ? Comme l'esclave aspire à l'ombre, comme l'ouvrier attend sa paye, moi, j'ai pour moi des mois de malheur, j'ai pour compte des nuits de souffrance. À peine couché, je me dis : "Quand pourrais-je me lever ?" Le soir n'en finit pas et je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube. [...] Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand, ils s'achèvent faute de fil. Souviens-toi, Seigneur : ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur. »

Fidèle à la tradition orientale de répondre aux questions humaines sous forme de contes mythiques, tel est le livre de Job. Un livre vraiment spécial, car il s'est étoffé au cours des siècles à partir de l'histoire censée concerner Job, un personnage que le prophète Ezéchiel mentionne comme « juste », à côté de Noé et de Daniel : « *Même si ces trois hommes : Noé, Daniel et Job, se trouvent au milieu de ce pays, eux seuls sauveront leur vie, par leur justice – oracle du Seigneur Dieu.* » (Ez 14,14.20) ! Ezéchiel devait connaître la version primitive de ce conte de sagesse du VI^e s. av. J-C., qui relate comment Job, personnage fictif ou mythique (comme cela vous convient), bien qu'il ait perdu tous ses biens, tient bon dans le malheur grâce à sa foi en Dieu et à ses proches, et finit par retrouver la prospérité.

La chance que nous avons, c'est que les auteurs bibliques quand ils interviennent sur un texte étranger pour y rajouter leur pensée, leur touche personnelle, ne gomment rien du texte primitif. Grâce à diverses différences dans le texte (vocabulaire, pensée, ...) que seuls les spécialistes ou érudits peuvent noter, nous pouvons ainsi retrouver des niveaux de composition et suivre l'évolution de la pensée biblique. On a ainsi découvert qu'un siècle plus tard, c'est la maladie cette fois, et non la perte des biens, qui fait le malheur de celui qui souffre. Et ce n'est pas tout, *cerise sur le gâteau*, on sait qu'au III^e s. av. J-C., on lui a encore ajouté le discours d'Elihou à Job (> § 32 à 37).

Le livre de « Job » aborde des thèmes que l'on retrouve dans la littérature de la Mésopotamie et de l'Egypte ancienne. Il les pousse très loin, avec cette question : Où est Dieu là-dedans ? Les réponses déjà élaborées dans d'autres cultures se retrouvent dans le livre de Job. Car les auteurs bibliques, tout en les remaniant, n'ont aucun scrupule à faire leur, les pensées qu'ils trouvent intéressantes chez leurs voisins (ce qui n'est pas toujours le cas aujourd'hui !)

Lorsque la lecture du livre est terminée, malgré un dénouement heureux (comme toujours dans les contes), on note que les questions restent ouvertes... Elles sont toujours d'actualité. Le mystère demeure... Peut-être était-ce le but de ce livre ?

Voici ce qu'écrit André Chouraqui (un juif qui a traduit la Bible selon la pensée sémite) : Certains, vu que ce livre est un écrit métaphysique de la littérature universelle et un de ses sommets, ont attribué son origine à Moïse. Mais même sa phase première ne date pas de son époque supposée. Le thème est celui du juste qui est mis à l'épreuve par Satan. La souffrance de ce juste permet d'évoquer le problème du mal qui est lié à l'existence humaine. Le contenu du livre semble aller jusqu'à dénoncer la faillite de la justice divine. A tel point que la tradition hébraïque ultérieure (Le Talmud : IV^e s. ap. J-C.) n'hésitera pas à voir parfois en Job un révolté et un blasphémateur ! Jamais la pensée d'Israël n'aura été plus loin dans son audace ! Jamais l'affirmation de l'être humain n'aura été portée aussi loin que par ce personnage de Job, une victime rongée par son mal, sa souffrance, et pourtant les surmontant, car ivre de faire la volonté de Dieu, malade d'amour envers son Créateur !

Notre texte est tiré de la deuxième plainte de Job, qui évoque ses misères physiques. (C'est un des liens avec le texte de l'évangile de ce dimanche qui dit que Jésus a guéri de nombreuses maladies).

Job compare la vie humaine à une corvée de soldat, à la journée d'un manœuvre, au pénible travail d'un esclave ! Pourquoi ? Parce que tous attendent la fin du jour avec impatience, pour toucher leur salaire ou pour trouver un peu de repos et de fraîcheur...

La brièveté de la vie humaine est comparée par le personnage de Job à une navette de tisserand : un mouvement incessant qui, petit à petit, dévide le fil à tisser !

Mais, sur son lit de douleur, notre personnage tourne ses regards vers Dieu et se sent néanmoins assez libre pour se plaindre à lui. Il lui adresse alors une prière déchirante : *ma vie n'est qu'un souffle, mes yeux ne verront plus le bonheur.*

Mais cette prière révèle que Job, malgré tout, garde sa foi en un Dieu dont il ne comprend pas le comportement, car il voudrait tant qu'il intervienne : C'est là que ce livre rejoint le croyant au cœur de ses souffrances. Le livre de Job ne propose pas de solution, d'autant qu'à cette époque l'espérance d'un au-delà n'existait pas ! Quoiqu'il en soit, la douleur de l'innocent reste et restera un « mystère » !

Homélie 5° dimanche du temps ordinaire

Lorsque nous nous sommes souhaités les vœux, en début d'année, nous avons dit ou entendu : « *Avant tout la santé* ». Car la maladie, quelle qu'elle soit, est une épreuve pour nous. Il suffit de voir les sujets de nos conversations : ils accordent une bonne part à notre santé et à celles de nos proches, de nos voisins, même de nos connaissances plus lointaines. Ainsi entendons-nous ou disons-nous toujours ou presque : *Comment ça va ?* ou *Comment va Untel ?* Nous faisons tous, et avec l'âge cela ne s'améliore pas, l'expérience de notre fragilité, de notre précarité, de notre vulnérabilité, ... en un mot de notre humanité. Ce mot vient de « humus », qui nous renvoie à nos origines terrestres, terreuses, ... « Humus » qui a aussi donné « humilité » !

Quelle humble et douloureuse expérience, lorsque, jusque-là en bonne santé, le corps nous rend dépendant et en perte d'autonomie. Cela arrive avec l'âge, mais cela touche aussi des personnes plus jeunes, et des enfants aussi ! A la souffrance physique, s'ajoute une autre souffrance, psychique, qui conduit à perdre le moral, à se révolter, à se lamenter, à se plaindre de la vie, parfois se plaindre de Dieu, comme Job dans la 1° lecture. Ce personnage fictif, nous est présenté comme une victime de tous les maux du monde, sans les avoir mérités, un peu comme nous lorsque nous disons : « Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu ? ».

Or, dès le début de son livre, l'évangéliste nous a montré Jésus affronter un esprit du mal dans un lieu de prière, le museler et le chasser. Aujourd'hui, il est face à la maladie, chassant la fièvre de la belle-mère de Pierre. Comme chaque fois, l'évangéliste est sobre et discret, car il ne veut pas que Jésus soit assimilé à ces autres exorcistes ou guérisseurs de l'époque qui usaient d'incantations et de formules abracadabrantes pour afficher leurs pouvoirs magiques.

Dans la scène de ce jour, trois verbes sont les seuls détails que nous donne Marc. Parmi eux, le verbe « **lever** » (Jésus la leva, dit le grec), verbe que nous retrouverons au matin de Pâques quand un jeune homme vêtu de blanc annoncera aux femmes que Jésus est « **levé** », que nous traduisons par est « ressuscité ». Marc utilise ici ce verbe en lien avec Pâques. Or, il avait été déjà utilisé dans la plainte de Job (1° lecture) : « *A peine couché, je me dis quand pourrai-je me lever* ». C'est d'ailleurs là le lien principal entre nos deux lectures. Car Jésus « **lève** » la belle-mère de Pierre qui était couchée.

Dans ce récit, Marc nous montre en acte la réponse de Jésus face au Mal, réponse qu'il avait formulée ainsi : « le Royaume de Dieu s'est approché de vous ! » Ainsi par Jésus s'était-il approché de l'homme possédé (évangile de dimanche dernier) et s'est-il encore approché de la belle-mère de Pierre. A travers Jésus, c'est donc l'amour (la consistance du Royaume) qui s'approche de la malade pour chasser le Mal par sa présence. Et la voilà qui entre dans le concret de l'amour qui n'est autre que le service.

Or, ce récit est « parole » pour nous ! Par la simplicité de son vocabulaire, Marc veut nous faire entrer dans la même démarche que Jésus. Il nous indique comment nous comporter envers un frère ou une sœur malade. S'approcher physiquement de la personne (tout en respectant les règles en usage) est une chose, mais se faire en même temps proche d'elle par le cœur en est une autre, bien plus importante.

Toute maladie isole. Face à elle, Marc nous invite à nous rendre plus humains et plus proches de nos frères et sœurs en souffrance, ce que Luc dira à sa façon avec la parabole du bon samaritain ... qui s'approchera de l'homme blessé (Lc 10,34).

Si l'amour ne peut guérir le mal physique, il peut se rendre proche de l'être qui souffre, il peut guérir sa souffrance morale. Par notre présence, notre compassion, notre écoute, notre amitié, il est cette main tendue qui relève le malade de son enfermement, lui redonne force et courage, l'aide à trouver la paix. Or, lorsqu'un être en souffrance a atteint la paix, celle-ci est le signe sensible de sa guérison intérieure : guérison des blessures de son isolement, guérison de son repliement sur lui-même, guérison dont nous ne pouvons percevoir toute l'ampleur, tant elle est de l'ordre du divin !